

**LAWREN
SCHNEIDER**

Extrait

**Les larmes
des cigognes**

PROLOGUE

De nos jours

Dans le plus grand respect d'un rituel maintes fois répété, Gabriel Meyer faisait tinter la cuillère en argent en la cognant sur les parois de son *mug*. Le septuagénaire souriait béatement, ses yeux brillaient comme ceux d'un gamin de dix ans.

A travers le carreau de sa fenêtre, il suivait avec émerveillement le dressage du monumental épicea fraîchement érigé sur la place Kléber.

Tout au long de l'année, il aimait à se plaindre du voisinage bruyant, du temps qu'il lui fallait pour traverser la ville, des touristes trop nombreux. Jusqu'à ce que le mois de décembre fasse son apparition et que Strasbourg se métamorphose pour quelques semaines en capitale mondiale de Noël !

Son trois-pièces « professionnel » se situait au troisième étage d'un immeuble Haussmannien. La plus petite des pièces servait de salle d'attente, meublée de deux gros fauteuils rouges et d'une table basse en verre sur laquelle s'entremêlaient des revues *people* un peu datées. La cuisine avait gardé sa fonction première et le séjour s'était transformé en bureau. Un mur entier était dédié au butin de collectionneur de livres anciens, classés méticuleusement par ordre alphabétique.

Le docteur Gabriel Meyer adorait le mélange d'odeurs qui assaillait les narines des badauds. Tout d'abord la piquante senteur du bois résineux qui se dégageait des

dizaines de chalets alignés devant la cathédrale millénaire et sur la place *de Broglie*. Ensuite les effluves envoûtantes du vin chaud à la cannelle qui se mêlaient aux parfums de pâte à pain et lardons grillés provenant des fours à tartes flambées.

Après une gorgée qui lui brûla le gosier, il se détourna de la fenêtre et fixa du regard son patient de dix-sept heures. Il avait suivi ses recommandations attentivement, avait ôté son pull -inutile dans une pièce légèrement surchauffée- et s'était allongé sur le confortable canapé posé dans l'angle de la pièce. Le thérapeute soupira. Devrait-il arrêter-là ? La psychanalyse ne l'intéressait plus guère. Peut-être était-il temps de raccrocher les gants ? Il s'avança vers son bureau, posa la tasse définitivement trop chaude, attrapa son bloc-notes et s'installa sur sa chaise, à l'arrière de la tête de son patient.

— Monsieur Waechter, quel est votre rapport à la religion ? Êtes-vous d'une quelconque manière croyant ?

Une psychothérapie complète durait au minimum des mois, parfois des années. Chaque nouveau cas lui demandait un effort important de concentration avant d'être parfaitement impliqué.

Pour faciliter le démarrage, il avait ses petites habitudes, une ou deux questions pour rompre la glace, histoire de mettre l'individu en de bonnes dispositions pour se confier. Lui se mettrait ensuite en position d'écoute, n'intervenant quasiment jamais afin de laisser les mots s'enchaîner, s'entrechoquer. Ce sont eux qui « faisaient le job ». Le cerveau humain, dans un savant mélange de conscient et d'inconscient, générait des phrases, qui finissaient par donner du sens aux choses. A peine verbalisées, elles éclairaient les zones d'ombres. Au

final, son métier ne consistait qu'à stimuler leur survenue et de les rendre les plus efficaces possible.

— Monsieur Waechter, est-ce que tout va bien ?
Pouvons-nous commencer ?

— Oui, bien sûr. Excusez-moi, je ne m'attendais pas à cette question.

— Bien. Si cela suscite votre curiosité, nous avons déjà fait un premier pas. Alors ? Avez-vous envie de répondre ?

— Oui, je crois en un Dieu.

— Un Dieu, répéta-t-il, pouvez-vous être plus précis ?

— Nous sommes nombreux à croire en un être supérieur qui donnerait du sens à nos existences. En fait, je préfère imaginer qu'il en existe un... Peut-être pour qu'il puisse me pardonner un jour...

— Dieu était-il important quand vous étiez enfant ?

— Oui. Il était une imposition, c'était non négociable. Puis les événements m'en ont éloigné. Aujourd'hui je crois que j'espère à nouveau son existence... Tout cela a-t-il du sens d'après vous ? Est-ce que vous comprenez ce que je veux dire ?

— Oui, je vois.

Christophe Waechter, svelte quarantenaire, petite barbe blonde de trois jours, était venu quelques semaines plus tôt dans son cabinet et lui avait exposé son souhait de suivre une thérapie rapidement. Il avait insisté lourdement pour démarrer au plus tôt, arguant un mal-être profond remontant à l'enfance dont il voulait enfin se débarrasser. Meyer avait fini par céder, ne respectant pas l'usage d'attendre trois ou quatre mois afin de tester la détermination de l'individu. Il trouvait l'homme étrange,

avec ses grands yeux verts et son visage élastique qui se déformait à chaque mimique.

— Monsieur Waechter, est-ce que je peux vous appeler Christophe ? Ce sera plus simple pour converser.

— Chris. Appelez-moi Chris.

— Parfait. Alors, commençons... Chris, pourriez-vous me parler de votre souvenir le plus lointain ?

— Je n'ai pas de souvenirs de moi, petit. Le plus vieux souvenir remonte à l'école primaire. Je me revois assis, sur un banc, dans la cour, en compagnie de mon ami d'enfance. Alain. Nous étions voisins, des amis soudés, presque comme des frères !

— Bien, bien. C'est un point d'ancrage intéressant. Nous allons donc consacrer les prochaines semaines à décortiquer cette relation d'amitié, en essayant d'y trouver les éléments qui ont constitué...

— Excusez-moi, l'interrompt Chris. Je préférerais vous parler du printemps 1986.

Meyer replia les feuilles de son bloc, se leva et posa ses affaires sur le bureau. Il jeta un œil par la fenêtre et vit la nacelle d'une grue s'approcher de la cime de l'arbre. L'ouvrier manœuvrait son engin avec dextérité et s'enfonça dans l'épaisseur des branchages, puis y accrocha des boules rouges et des paquets factices aux rubans dorés.

Peut-être était-ce le patient de trop... Celui-là, il ferait mieux de s'en débarrasser... Il n'avait plus l'énergie pour développer les arguments, l'envie de lui expliquer la méthodologie, qu'il fallait creuser au plus profond du passé...

Sans se retourner, il s'adressa à son patient :

— Monsieur Waechter, nous nous sommes vus il y a quelques semaines et je vous avais bien expliqué le

processus. Vous devez suivre les règles, certes rigoureuses, de la psychanalyse... Je crois que nous allons nous arrêter là. Je vais vous donner les coordonnées de deux ou trois confrères tout à fait compétents et qui se feront un plaisir de prendre le relais...

Lorsque l'extrémité froide du *Beretta* s'enfonça dans la peau de son cou, Meyer ferma les yeux. Pourquoi n'avait-il pas suivi son instinct ? Fallait-il qu'il tombe sur un fou furieux après trente années de pratique monotone ?

— Que me voulez-vous ? demanda Meyer, d'une voix parfaitement lisse.

— Nous allons poursuivre notre petite discussion et je vais vous parler de moi, de mon passé, en 1986.

— Mais... Je ne comprends rien à ce que vous me dites...

— Nous allons simplement changer quelques règles, Doc. D'abord, nous allons permuter nos places, vous comprendrez que je préfère vous avoir à portée de canon...

Meyer s'assisa docilement dans le canapé de cuir, encore tiède. Il se surprenait lui-même de faire preuve d'un tel sang-froid.

Chris s'installa sur la chaise, l'arme toujours braquée sur le thérapeute. Il se racla la gorge puis démarra.

« Printemps 1986. Alain et moi étions inséparables. Si l'on rajoute à cela Alexandre et Caroline, nous étions une sacrée bande de copains... »

1

Gambstett, le 3 mai 1986

Sophie. Deux syllabes qui coulaient, un prénom intemporel qui ne lui déplaisait pas. Peut-être était-ce la seule chose la concernant qu'elle arrivait encore à aimer. Cela faisait des années qu'elle exérait tout de sa vie, son passé, son présent. Elle déplorait ses choix de vie et son épouvantable naïveté. Elle avait même fini par détester son quotidien pitoyable, incapable de trouver le moindre intérêt à son existence.

Sophie n'arrivait plus à concevoir son avenir. Penser tout court était déjà bien assez éprouvant, *demain*, une abstraction qui lui était impossible à imaginer. Elle s'efforçait de se concentrer sur l'instant présent, histoire de supporter le fardeau de sa vie.

Ses paupières collées résistèrent encore une fraction de seconde puis laissèrent pénétrer la lumière laiteuse, filtrée par des rideaux sans âge. Sophie fixa le plafond de la chambre à coucher et contempla un instant la complexité d'une toile d'araignée qui s'étendait sur un bon mètre de long, arrimée fermement à la tringle à rideaux. Elle fronça les sourcils en frottant lentement son avant-bras gauche. Cette sale bestiole avait dû s'acharner sur elle toute la nuit. En guise de trophées, sept boursouflures rougeâtres

s'alignaient presque parfaitement. Sophie passa lentement son doigt sur chacune d'entre-elles.

Les brumes enveloppant son cortex se dissipèrent péniblement et elle commença à émerger. Dommage, le sommeil était son seul rempart contre les agressions de ses pensées. En fait, dormir était de loin l'état dans lequel elle préférait demeurer.

Elle soupira longuement puis souleva le drap. Au fil des ans, son corps s'était transformé en un amas de guimauve. Ses seins tombaient lourdement de part et d'autre d'un ventre gonflé comme une outre, si boursoufflé qu'elle ne pouvait distinguer la touffe de poils pubiens, qu'elle savait pourtant dense. Tels des piliers de granit, ses jambes tatouées de varices se terminaient par deux pieds tordus par l'hallux valgus qui l'empêchait de porter des chaussures de ville.

Rien à récupérer, définitivement rien.

Soudain, un sifflement strident brisa le silence, celui d'un train de marchandises, et acheva la phase de réveil.

Son cœur se mit soudainement à battre la chamade, sa respiration s'accéléra et elle jeta sa main sur le gros réveil vert pomme surplombé par deux énormes cloches métalliques.

Pas de « tic-tac » !

Quelle heure pouvait-il bien être ? Comme par enchantement, les cloches de l'église se mirent à tinter et lui fournirent la réponse. Elle compta à voix haute. Neuf... Dix... Il était déjà dix heures !

Elle repoussa le drap en pédalant vigoureusement avec ses jambes, se leva d'un bond, ramassa le peignoir beige posé en boule au pied du lit et l'enfila nerveusement. Chris allait se réveiller d'un instant à l'autre... Son fils avait un

rituel immuable et se levait à six heures tous les matins, à dix heures quinze le mercredi, car il n'avait pas de cours !

Bouge tes fesses ma vieille...

Fébrile, Sophie ouvrit la porte, jeta un regard inquiet de part et d'autre du petit couloir puis dévala l'escalier, manquant de glisser sur les marches vernies. Elle se jeta sur la poignée de la porte de la cuisine dont le ressort grippé couina puis alluma le néon. Il fallait faire vite, Chris ne devait pas voir ça, il n'en était pas question.

Elle s'accroupit, ouvrit les portes du meuble en formica blanc et sortit toutes les bouteilles de détergent. Après avoir aligné une bonne dizaine de flacons, elle empoigna le dernier et son visage s'illumina comme si elle avait gagné au Loto.

Un large sourire trancha son visage. Sophie dévissa le bouchon qu'elle jeta au loin et d'un geste assuré, comprima le goulot contre ses lèvres. La première gorgée était toujours extrêmement jouissive, les suivantes lui procuraient un plaisir incroyable jusqu'à ce qu'elle se mît à tousser grassement. Elle inspira plusieurs fois en tremblant puis s'en jeta un bon demi-litre de plus dans le gosier.

D'une certaine manière, elle éprouvait de la fierté d'avoir imaginé cette ruse pour cacher aux yeux de tous sa précieuse vodka ! Qui allait imaginer en trouver là ? Définitivement c'était la meilleure planque qu'on ait pu trouver !

Son sourire s'effaça pour laisser place à une grimace qui lui tordit le visage. Elle rota bruyamment. Ses boyaux se mirent à gronder comme un moteur de Solex puis un violent haut-le-cœur la fit basculer sur le flanc.

Une gerbe de vomi nauséabond s'étala sur le linoléum. L'odeur épouvantable de bile alcoolisée lui irrita le nez

qu'elle pinça. Elle se leva péniblement en s'appuyant sur ses paumes et se précipita sur le balai-brosse qui patientait sagement à côté du seau rempli d'eau savonneuse de la veille. Elle plongea sa main et récupéra la serpillière.

Un rapide coup d'œil sur l'horloge formée d'une assiette en céramique et de couverts à salade en guise d'aiguilles la stressa et elle accélérera le rythme. Chris allait arriver d'un instant à l'autre...

Sophie épongea le liquide huileux, rangea les flacons, lança avec soulagement l'infect chiffon dans la poubelle de la cuisine et vida le seau dans la cuvette des toilettes qui se situaient dans la salle de bain adjacente.

Dix heures seize !

Sophie écrasa le tube de dentifrice et en extrait une boulette tricolore puis s'en badigeonna la langue. C'était l'appendice buccal qui trahissait les alcooliques et Sophie connaissait toutes les astuces. Elle brossa énergiquement et osa un regard fixe dans le miroir carré face à elle. Elle regretta aussitôt cet acte téméraire. Ses cheveux châtain étaient raides comme des brins de paille, son nez ressemblait à une morille gorgée de liquide et ses joues couperosées témoignaient tristement de son état. Elle se dégoûtait profondément.

Les marches grincèrent sous les pas sautillants de Chris, ponctuel comme une contractuelle. Vêtu en tout et pour tout d'un slip kangourou rouge et d'un haut de pyjama bleu rayé blanc, Chris s'étira en grognant exagérément afin de signaler sa présence. Il jeta un œil dans la cuisine, puis,

par déduction se posta devant la porte close de la salle de bain, la main sur la clenche en inox.

— Maman, est-ce que tu es là ?

— Oui, mon chéri, lui répondit-elle. Est-ce que tu as bien dormi ?

— Ouais, ouais. Je peux entrer ?

— Non ! cria-t-elle. Je suis... toute nue ! Installe-toi à la cuisine, tu veux bien ? J'arrive dans une seconde...

— D'accord M'man. Je vais mettre le lait à chauffer... Tu en veux aussi ?

— Non merci, mon chéri, j'ai déjà pris mon petit-déj, mentit-elle.

Sophie se rinça la bouche, jeta un peu d'eau fraîche sur son visage en fermant les yeux pour ne pas se voir puis se tamponna avec la serviette-éponge.

Né en janvier 1969, Chris avait dix-sept ans révolus, mais on ne lui en donnait guère plus de quinze ou seize, peut-être à cause de sa tignasse de boucles blondes dont il refusait de se séparer ou de l'absence totale de pilosité. D'allure fine, il avait des traits délicats et de grands yeux verts. Sa voix avait mué tardivement, l'alto avait fini par céder la place à un baryton de bon niveau.

Sophie adorait son fils. Elle le vénérât. Elle savait bien qu'un jour il lui faudrait couper ce gros cordon qui la reliait à lui et le laisser partir, mais elle ne s'y résolvait pas. Son fils était assurément sa seule raison de vivre. S'il devait un jour s'éloigner, elle n'y survivrait pas.

— Bonjour mon chéri, lança-t-elle en glissant ses deux mains dans ses cheveux.

— Arrête maman, tu sais que je n'aime pas ça...

— Oui, je sais, soupira-t-elle. Les ados comme toi n'aiment pas qu'on les touche, mais c'est plus fort que moi ! Tu veux du pain grillé ou des céréales ?

— Les deux ? répondit Chris en souriant.

— Bien sûr mon amour, répondit-elle.

Sophie plaça deux tranches rectangulaires dans le grille-pain, posa la boîte en aluminium contenant les *Kelloggs* sur la table et s'empressa de récupérer la casserole en fer-blanc bouillante. Elle se concentra pour supporter l'odeur du lait chaud et fit couler le liquide bouillant à travers une petite passoire pour filtrer la peau.

— Qu'as-tu prévu de faire aujourd'hui, mon grand ?

— Comme d'habitude, maman. On va se retrouver avec Alain et les autres.

— Vous allez en forêt ?

— Mmmmh, grogna Chris, en guise d'accord.

— Chris, la chasse au sanglier vient d'ouvrir, faites très attention aux chasseurs, je ne veux pas que tu prennes une balle perdue... Ça arrive tu sais, surtout que ces gars-là ne boivent pas que de l'eau...

Sophie se tut. Elle se demandait toujours si Chris savait qu'elle était alcoolique et fuyait comme la peste toute discussion pouvant mener au sujet.

— Bon, enchaîna-t-elle. Tu reviens pour manger tout à l'heure ?

— M'man, il est dix heures trente. Ça ne sert à rien d'y aller pour revenir dans deux heures ! Au fait, j'avais oublié de te demander de me préparer des sandwiches... Tu peux ?

— Bien sûr mon grand. Je m'en occupe de suite.

Sophie ne lui refusait rien. Depuis la mort de son mari Philippe, sept ans plus tôt, plus rien ne comptait à part son fils.

Chris quitta la maison vers onze heures, son sac à dos *US* chargé de victuailles. Sa mère lui avait préparé des tartines de saucisse de foie et lamelles de cornichons et avait glissé une boîte de biscuits *Pepito* et une bouteille d'*Orangina*.

Sophie se retrouva à nouveau seule. Elle monta dans sa chambre, enfila un jean bleu foncé à pattes d'éléphant et un pull à grosses mailles orange. Elle brossa tant bien que mal ses cheveux, appliqua une épaisse couche de fond de teint sur ses joues et termina par un rouge à lèvres carmin. Elle attrapa ses clés dans le vide-poche et claqua la porte.

Son vieux vélo datait des années cinquante et piaillait à chaque coup de pédale. Elle plissa les yeux, agressés par un vaillant soleil de printemps. Après avoir descendu la rue de la gare, le long de la ligne de chemin de fer, elle bifurqua à droite pour remonter la rue de l'école. Un trajet de quelques centaines de mètres à peine, mais elle soufflait comme si elle avait couru un marathon. Elle posa son engin contre les grilles en fer forgé de l'enceinte du cimetière sans utiliser d'antivol. Qui aurait bien voulu d'un vieux clou comme le sien ?

Elle traversa d'un pas lourd l'allée de gravillons et se pressa vers l'accès latéral de la vieille église qui datait du début du dix-huitième siècle. La lourde porte en chêne résista et nécessita le renfort de son épaule. Les gonds grippés grincèrent et Sophie s'introduisit dans le bâtiment. La fraîcheur humide des lieux la fit tressaillir. Après avoir refermé respectueusement la porte, elle se dirigea vers la

sacristie où elle savait qu'elle le trouverait. Le curé Scheydt.

Petit et bedonnant, il aimait la bonne chère, le beaujolais et fumer sa vieille pipe en écume, colorée par la nicotine. Une allure convenue de vieux curé de campagne qu'il assumait. Une image d'Epinal qu'il cultivait même.

— Sophie, s'exclama-t-il avec surprise. Mais que faites-vous là ? Il n'y a pas de messe ce matin, vous ne le saviez pas ? Peut-être pourriez-vous revenir pour l'office de cet après-midi ? On enterrera Gérard, l'aîné des Muller...

— Oui, Monsieur le curé, je sais bien, mais j'ai besoin de vous parler. Je n'en peux plus, je n'y arrive plus...

Sophie craqua et fondit en larmes. Elle resta debout, les bras ballants. Le flot discontinu de larmes tièdes s'écoulait le long de son visage qui tremblait aux rythmes de ses sanglots.

— Allons, allons... Ecoutez, j'attends la famille du défunt pour préparer l'enterrement, ils doivent arriver d'une minute à l'autre... Venez avec moi. Nous serons plus au calme au confessionnal...

Le curé coucha sa pipe dans le cendrier en cristal que lui avaient offert les servants de messe de l'année passée. Il posa délicatement la main sur l'épaule de sa paroissienne et l'accompagna jusqu'au deux cabines en chêne, juste en dessous des vitraux représentant Saint Jean l'évangéliste. Sophie essuya tant bien que mal ses larmes du revers de sa manche et tenta de calmer les soubresauts. Elle inspira profondément, repoussa le lourd rideau de satin rouge et s'assit sur le coussin. Quand le curé ouvrit le volet de bois, elle ne put s'empêcher de poser ses mains sur la grille et approcha son visage le plus près possible.

— Je vous écoute, ma fille.

— Pardonnez-moi mon père parce que j'ai pêché... Je ne sais pas... Je ne sais plus, mon père...

— Sophie... Calmez-vous... Qu'est-ce qui vous arrive ?

— C'est Chris... C'est de plus en plus dur pour moi, vous comprenez ? Depuis quelque temps, il ne veut plus que je le touche... Il me repousse...

— C'est de son âge, les ados n'aiment pas les câlins de leurs parents en général... Sophie, réfléchissez-bien, cela fait combien de temps que cela dure ?

— Des semaines, s'indigna-t-elle. Des semaines qu'il refuse tout contact physique. Cela ne lui ressemble pas... Je crois que je ne le supporterai pas... Ce gosse est tout ce qui me reste ! Sans mon Chris, je me serais donné la mort depuis longtemps...

— Sophie ! Vous ne pouvez pas vous exprimer de la sorte dans la maison du Seigneur...

— Oh, vous savez, Monsieur le curé, cela fait bien longtemps que je ne crois plus vraiment à votre Bon Dieu... Je vous admire, Monsieur le curé... Comment faites-vous pour y croire encore après tout ce que nous savons, vous comme moi ? Vous ne croyez pas que votre Seigneur aurait pu nous éviter tout cela ? Qu'il aurait pu empêcher toutes ces horreurs ?

Le curé se sentit dépourvu d'arguments et grinça des dents de contrariété. Il toussa nerveusement et reprit :

— Les choses sont plus complexes qu'elles n'y paraissent, Sophie, et Dieu a ses raisons...

— Monsieur le curé, la culpa Sophie. Louis, vous et moi, nous sommes les seuls à partager ce lourd secret... Peut-être que vous êtes plus fort ou plus résistant, mais

moi, je n'en peux plus. Il y a des jours où je me demande vraiment si Chris ne serait pas plus heureux sans moi...

— Allez, ressaisissez-vous... souffla le père Scheydt. Sophie... Je vais essayer de lui parler, de lui faire comprendre que c'est important pour vous d'avoir une relation forte avec lui, de pouvoir le serrer dans vos bras... Vous voulez bien ?

— Essayez toujours... Monsieur le curé, je devrais peut-être tout lui avouer, sur son père et sur l'abomination à laquelle nous avons participé... Il me détestera probablement et je trouverais enfin la force de mourir... et de ne plus souffrir.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Sophie...

— Pourquoi ? s'énerva-t-elle. Pourquoi, hein ? Parce que vous avez peur pour vous ? Vous avez peur que le monde sache que vous avez été avec nous cette nuit-là ?

— Allons, Sophie... Vous connaissez mon passé et vous savez bien qu'il n'y a plus grand-chose qui me fait peur, si ce n'est le moment où je me présenterai devant Dieu... Rentrez chez vous maintenant. Trouvez un prétexte pour m'envoyer Chris. Je tâcherai de lui parler.

Sophie se leva sans attendre la bénédiction rituelle et quitta l'église.

2

Le rendez-vous avait été fixé à onze heures. Chris pédala énergiquement et se dandinait de gauche à droite. Il pouvait sentir les quadriceps de ses cuisses se tendre à chaque impulsion. Le printemps s'annonçait clément, ce qui ne garantissait en rien des températures élevées dans cette région. Une légère brise humide lui fraîchissait les joues et s'engouffrait dans sa tignasse blonde.

Quand il arriva au dernier croisement, il bloqua les freins de son vélo-cross. Une fois à l'arrêt, il se retourna pour admirer fièrement les traces de gomme noire sur le macadam. Après avoir jeté un œil furtif à droite et à gauche, il traversa l'axe routier, emprunta un chemin de terre et s'engouffra dans la forêt d'épicéas.

Les brindilles craquèrent sous les pneus et une délicieuse odeur d'ail sauvage vint lui chatouiller les narines. Il s'arrêta d'un coup sec et déposa son engin au sol, trop fainéant pour se servir de sa béquille. Il expira bruyamment, cogna son paquet de cigarettes avec son index et alluma sa première *Peter Stuyvesant* de la journée. Même si une bonne moitié des jeunes de son âge s'adonnait à cette drogue douce, Chris évitait de fumer dans le village. Il préférerait que sa mère ne sache rien de son vice. Pas de questions, pas de justifications.

Dé Bunkerplatz. C'était le nom qu'avaient choisi Chris et ses amis pour désigner leur lieu de rencontre, une large clairière rectangulaire au milieu de laquelle trônait une

imposante casemate, vestige de la Deuxième Guerre mondiale. Ces stigmates se comptaient par centaines dans les champs et forêts dans toute la région rhénane.

Clope au bec, Chris joua avec la fumée expirée et s'appuya d'une main contre la paroi froide de béton armé. Il était nerveux et son rythme cardiaque s'accéléra. Il ne pouvait plus reculer... Une dernière taffe lui brûla la gorge...

— Salut la compagnie ! cria-t-il alors même qu'il semblait être totalement seul.

Une tête apparut au-dessus de lui. Son ami Alain se pencha au-dessus du vide.

— Hey blondinet, s'exclama Alain, tu t'es fait désirer, on t'attend depuis un moment !

— Tu es franchement en retard, Chris, s'évertua à préciser Simon, moralisateur par nature.

— Putain, il était temps que tu ramènes ton gros cul, l'accueillit Caroline, avec sa vulgarité habituelle.

Chris posa le pied sur une grosse pierre de grès des Vosges, glissa sa chaussure droite dans une meurtrière puis bascula la gauche sur une excroissance de ferraille de cinq bons centimètres. Il atteignit ainsi le toit de l'édifice où ses trois amis s'étaient installés.

Depuis un an maintenant, ils se retrouvaient là pour boire, fumer, écouter de la musique et refaire le monde. Ils ne connaissaient rien de l'histoire de cette forteresse grise. Peut-être avait-elle été le théâtre de scènes d'affrontements entre français et allemands, probablement pouvait-on imaginer qu'il y ai eu des morts. En fait, personne n'aimait parler de cela. Ceux qui avaient vécu la guerre tentaient péniblement de l'oublier et la génération suivante laissait le soin aux enseignants d'apporter la lumière à leur

progéniture. Alors voilà, le *bunker* n'était plus un marqueur du temps passé, il s'était intégré au décor forestier, un lieu devenu banal.

Au fil du temps et des séjours, les adolescents avaient équipé leur « cabane » et rien ne leur manquait : gros coussins moelleux, un imposant cendrier en cristal de Bohême, une petite radio portative en bakélite et même un parasol de récupération imperméabilisé à l'huile de lin qui permettait de s'abriter en cas d'averse. En outre, la terrasse de béton leur prodiguait une vue exceptionnelle sur les alentours. Lorsqu'ils arrivaient à se taire suffisamment longtemps – ce qui n'était pas chose fréquente – il leur était possible d'observer de petits groupes de chevreuils venus imprudemment s'exposer aux rayons de soleil de la clairière.

Alain déplia son mètre quatre-vingt-dix, redressa l'antenne du poste de radio au passage, puis se dirigea vers une glacière en vinyle. Il en extirpa quatre cannettes de bière et les distribua autour de lui, en terminant par Chris.

— Mec, Caro a raison de te sonner les cloches, ça fait un moment qu'on a soif !

— Ouais, ouais, ben je suis là maintenant, répliqua nerveusement Chris. On trinque à quoi, au fait ?

— Au dépuçelage de Simon, lança Alain en partant dans un éclat de rire. Ça se voit à sa tronche, non ? Il n'arrête pas de sourire bêtement...

Simon n'avait que seize ans et avait « sauté une classe ». Caroline l'avait pris sous son aile et présenté aux autres en septembre de l'année passée. Les cheveux bruns bouclés, plus petit que la moyenne, Simon n'était guère bavard et se contentait la plupart du temps d'écouter. En revanche, son cerveau fonctionnait à la vitesse de la

lumière et il impressionnait par l'étendue de sa culture générale et par ses connaissances lorsqu'il se sentait suffisamment en confiance pour prendre la parole. Alain pensait qu'il fallait le « secouer un peu » pour qu'il soigne sa timidité, comme on jette un peureux dans l'eau pour lui apprendre à nager. Caroline réprouvait la méthode et n'hésitait pas à monter au créneau.

— Hey connard, tu n'as pas intérêt à le chercher, c'est compris ? aboya-t-elle en pointant son majeur vers le ciel.

— Holà, du calme Caro... Je disais ça pour rigoler... Moi, je trouve juste que tirer un coup, c'est ce qu'on a inventé de mieux pour se détendre...

Le speaker de la chaîne de radio allemande SWF3 vint *in extremis* à la rescousse en lançant « *Land of confusion* » du groupe *Genesis*. La voix cristalline de *Phill Collins* apaisa tout le monde et durant les minutes qui suivirent, les quatre amis sirotèrent leur bière en silence.

Alain et Chris se connaissaient depuis toujours. Ils étaient voisins, avaient fait leurs premiers pas au même moment, avaient grandi ensemble, avaient partagé tous leurs jeux d'enfants.

Les années d'adolescence ne les avaient pas séparés. Force de la nature, Alain était féru de musculation et ne ratait aucune occasion pour enchaîner pompes ou tractions afin de sculpter un corps frôlant la perfection, le buste taillé en « V » et les pectoraux durs comme de la fonte. Chris était son opposé. Plutôt maigre et assez peu attiré par le sport, même s'il suivait quelques fois son ami dans ses séances d'entraînement, négociant avec l'athlète pour diviser le nombre d'exercices par deux... ou trois.

Comme à chaque fois qu'ils se retrouvaient tous, le temps passait à une vitesse sidérale. Simon, bizarrement

volubile, expliqua avec pédagogie à ses comparses les complexes stratégies géopolitiques de l'URSS. Il précisa les lieux d'implantation des missiles SS20 à l'aide d'une mappemonde en plastique. Caroline, elle, relata minute par minute le dernier concert de Renaud auquel elle avait pu assister le week-end précédent, comment elle avait vibré lorsqu'il avait chanté son tube, *Mistral gagnant*. Alain avait parlé des filles avec lesquelles il avait déjà couché et surtout de toutes celles avec lesquelles il rêvait de partager une relation sexuelle...

Chris ne s'était pas beaucoup exprimé, il était resté plus réservé qu'à son habitude. Il n'en était pas frustré, il aimait ces moments où le temps s'arrêtait et où, le temps d'une cigarette, le monde leur appartenait.

Inconsciemment, ils tentaient tous de repousser l'instant où Chris allait s'exprimer. Il leur en avait parlé la semaine passée... Ils s'étaient tous engagés... Pour rire, ils avaient même pensé à inciser leurs pouces pour mêler leur sang, puis s'étaient résignés. Promettre était si facile...

Chris ferma les yeux quelques instants et révisa intérieurement son intervention. Alain, Caroline et même Simon étaient ses vrais amis. Ils comprendraient...

Il était presque seize heures quand il se redressa, se massa la nuque endolorie et toussota. Le soleil brillait encore, mais avait amorcé sa descente dans le ciel. Il profita d'un « blanc » pour prendre la parole.

— Les amis, on se connaît tous plutôt bien. Je pense qu'on peut dire que nous sommes ce qu'on appelle des vrais amis, pas vrai ?

— Yes men, s'empressa de répondre Alain. Quoique, je ne sais pas si l'intello puceau peut déjà rentrer dans cette catégorie...

— Alain, arrête s'il te plaît, l'interrompit Chris en posant sa main sur son avant-bras. Si tu fais le con, cela ne m'aidera pas. J'ai vraiment besoin de vous parler sérieusement.

Chris avait capté l'attention par la solennité du ton employé et apprécia que Caroline éteigne le poste de radio.

Seuls les oiseaux cachés dans les hautes branches offraient encore un concert de piaillements en guise de fond sonore. Il reprit :

— Je vous en ai touché un mot la semaine dernière, j'aimerais vous confier quelque chose que je n'ai jamais dit à personne. Quelque chose qui me pèse depuis des semaines, un vrai secret. C'est lourd et je n'arrive plus à garder ça pour moi... Seulement, j'ai peur de votre réaction. Probablement que les choses ne seront plus pareilles entre nous. Bien sûr, vous allez me dire que ce n'est pas vrai, que rien ne pourra nous séparer et toutes ces choses qu'on se dit dans ces cas-là pour se rassurer. Dans tous les cas, je ne peux plus reculer, ne rien vous dire me semble encore pire...

— Putain, si tu comptes m'annoncer que t'es pédé, je te casse la tête, éructa Caroline avec sa finesse naturelle. Ce serait vraiment du gâchis pour nous... Ben quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?

— Ça va Caro, la rassura Chris, un petit sourire en coin. C'est vrai que si cela avait été mon secret, j'aurais sans doute eu du mal à vous le confier, mais ce n'est pas cela, je ne suis pas homosexuel. Oui, Alain, tu peux souffler... Toutes ces douches prises à tes côtés, nus comme des vers, ne m'ont pas converti...

Quelques rires étouffés firent baisser la tension puis le silence reprit sa place. Chris tendit son paquet de cigarettes

d'une main et gratta la pierre de son *Zippo* de l'autre. Tous les quatre allumèrent leur clope au-dessus de la flamme vacillante en même temps. Il ferma le clapet de son briquet d'un coup sec et reprit le fil de son exposé :

— Comme je vous en ai parlé la semaine dernière, cela me faciliterait la chose si chacun d'entre nous confiait un secret au groupe, quelque chose d'intime, de secret, quelque chose que personne ne sait encore. Ainsi, nous serions tous liés. Personne ne devrait jamais révéler quoi que ce soit, personne ne devrait trahir aucun de nos secrets. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ouais... Je ne sais pas si j'ai un secret à vous confier, tenta de se défilier Alain.

— On en a tous un, déclama Simon à la surprise générale. Un de ceux dont on aimerait pouvoir parler librement, à des vrais amis. Moi, je veux bien commencer. Je sais que je ne vous connais pas depuis longtemps, mais je vous fais confiance. Même à toi, Alain. Tu as une grande gueule, mais je pense que tu es un mec bien...

L'*intello* avait pris tout le monde de court. Simon ne fumait pas habituellement, il avait attrapé une cigarette quand même, pour faire partie intégrante du groupe. Il tenait la tige de papier entre le pouce et l'index, pinçant le filtre orange un peu trop fort et crapotait de petites bouffées en gonflant les joues.

— Je m'appelle Simon et vous m'appelez l'*intello*. Ça ne me dérange pas vraiment. J'aime me taper des lignes de codes de programmation sur mon ordinateur. Ça peut durer des heures, toute la nuit s'il le faut ! Je suis aussi un fan d'*Isaac Asimov*, mon auteur de science-fiction préféré. Ne t'inquiète pas Alain, je vois à ta tête que tu ne sais pas de qui je parle, mais je te prêterai la série des robots. C'est

généralissime... Ah ! J'oubliais, je suis encore puceau, mais je ne crois pas que ce soit un grand secret, non ? Par contre, je vais vous en confier un vrai. Quelque chose qu'une partie de moi a peur de dire... Bon... Je me lance. Pour toi, Chris... Voilà. Mon secret est que je ne pourrai jamais avoir d'enfants. Jamais. Je suis stérile. Ma mère a pris des médicaments durant sa grossesse et les médecins affirment qu'ils n'en connaissaient pas les effets secondaires à cette époque-là... Ma mère a jugé bon de me le dire il y a quelques mois. Je crois qu'elle se sentait coupable... Oh, ne vous inquiétez pas trop pour moi, je le vis plutôt bien. De toutes les manières, je crois que je n'aurais pas voulu d'enfants. Si on pense à tous ces missiles qui sont pointés sur nous, à ces tarés qui pensent à appuyer sur le bouton nucléaire, je crois que ce serait irresponsable...

La déclaration de Simon était une claque de première catégorie pour tous.

Chris hocha la tête en direction de Simon. C'était un hochement d'admiration et de remerciement. Il venait de recevoir un cadeau admirable, celui qui lui donnerait le courage de se livrer.

Il n'y aura plus de retour possible... Que Dieu nous protège tous...

Chris commença à trembler et ouvrit la poche latérale de son sac en jeans kaki. Il en sortit une petite flasque sur laquelle était collé un bout de sparadrap brunâtre avec l'inscription *Quetch 1975*.

— Simon, je suis désolé pour toi et je te remercie beaucoup. Tu as mérité un coup de schnaps, tu ne crois pas ?

— Je crois que oui, déclara-t-il en jetant son mégot dans le vide.

Tandis que l'*intello* grimaça en avalant une lampée d'eau-de-vie, Caroline ralluma une cigarette avec les cendres incandescentes de la précédente. Elle ferma le poing et cogna l'épaule de Simon en guise de félicitations.

— Putain, Simon ! Tu me troues le cul, gamin ! Je... Je... Je ne sais pas quoi te dire...

Caroline la dure, le garçon manqué, celle qui n'hésitait pas à se mesurer aux hommes en buvant du whisky bon marché jusqu'à vomir tripes et boyaux ou en les défiant dans une partie de bras de fer, cette Caroline-là s'évanouit brusquement. Des larmes mouillèrent ses yeux et ses lèvres, d'habitudes si serrées, se mirent à tressaillir.

— Je ne sais pas quoi vous dire les mecs, bredouilla-t-elle... Simon, tu es un mec bien...

— Caroline, l'interrompit Chris, soudain apeuré. Je ne suis pas sûr de vouloir continuer. Merci à toi Simon, je te jure que nous ne dirons rien et Caro, laisse tomber, il ne faut pas te sentir obligée...

— Quoi, t'es con ou quoi, s'énerva-t-elle. Non, tu ne peux pas lancer tout ça et te défilier maintenant, ce ne serait pas juste pour Simon... Je vais essayer... Au point où j'en suis...

Le silence fut tout à coup total, même les oiseaux semblaient s'être tus pour laisser Caroline face à elle-même... Elle renifla bruyamment et démarra.

— Je m'appelle Caroline, j'aime bien cracher comme un mec et sortir des gros mots. Je pense que c'est pour qu'on ne me cherche pas d'histoires, pour qu'on ne s'approche pas trop de moi. D'ailleurs, je n'ai pas particulièrement envie qu'on s'approche de moi. Avec vous, cela va un peu mieux... Je mets aussi des justaucorps, pour écraser mes nichons. J'ai horreur de ces

machins qui pendouillent. Ils ne servent à rien, si ce n'est à exciter les mecs... L'obsédé, là, il a dû le remarquer depuis longtemps...

— Non je te jure, s'excusa Alain, ça ne se voit pas tant que ça et j'y avais jamais fait atten...

— Te fatigue pas, le coupa Caroline, ce n'est pas grave. Ce que je veux vous dire, c'est que je n'ai pas envie d'avoir un corps de gonzesse. Vous comprenez ? Je n'ai pas envie que mes formes excitent les mecs. En fait, j'ai... Enfin, je veux dire...

Les yeux remplis de larmes, Caroline tendit la main vers Chris qui lui donna la flasque. Le liquide lui brûla la langue puis alluma le feu dans sa gorge, mais elle n'en fit rien paraître.

— Putain de merde, je ne sais pas comment on dit ces choses-là. Vous savez les gars, vous avez de la chance. Si, croyez-moi, vous avez de la chance d'être des mecs. Parce qu'être une gonzesse je vous jure que ce n'est pas la même histoire... Oh putain... Bon voilà, on m'a touchée... enfin vous voyez ce que je veux dire... Cette *enflure* m'a touchée... Plusieurs fois. Cela s'est toujours passé de la même façon. Il vient me voir dans mon lit, le soir quand tout le monde dort. Il passe ses mains rugueuses sur mon visage, puis descend vers ma poitrine, puis une main remonte et m'écrase la bouche tandis que l'autre glisse le long de mon ventre... Je sais que j'aurais dû hurler la première fois où cela s'est produit, mais voilà, je ne l'ai pas fait... Parce que j'étais sous le choc, parce que j'avais peur de lui, parce que c'était quelqu'un de ma famille...

— Quoi ? hurla Alain, blanc comme un linge. C'est ton oncle, celui qui est venu vivre avec vous il y a quelques mois ? Putain de nom de Dieu !

— Oui... Mon oncle..., lâcha-t-elle d'une toute petite voix.

Chris lui tendit à nouveau la flasque, mais elle refusa et se leva. Le soulagement de s'être confiée ne dura que quelques instants. Elle regrettait déjà d'avoir parlé et tourna le dos à ses amis. Elle essuya maladroitement ses larmes de colère et de honte.

Depuis des mois, ils avaient discuté de tout un tas de choses, passionnément, ouvertement. Ils pensaient avoir abordé des sujets intimes, avoir brisé les tabous, abordé les thèmes les plus provocateurs, mais ils s'étaient trompés.

Là, tout avait changé et rien ne serait plus comme avant.

Simon avait créé les conditions pour que Caroline puisse trouver l'énergie surhumaine d'évoquer l'abjecte perversion dont elle faisait l'objet. L'empathie. Caroline n'avait pu résister à une occasion unique et précieuse.

— Caro, on est tous avec toi, tu sais, tenta maladroitement Alain. On va lui péter la gueule à ce connard ! Hein Chris ? On lui coupe la bite et on le jette dans le Rhin !

Caroline se retourna brusquement et le fusilla du regard.

— Alain, tu fermes ta grande gueule, tu m'entends ? Ferme-ta-grande-gueule, c'est comme ça que tu pourras commencer à m'aider !

— OK Caro, oublie ce que je viens de dire, répondit-il en baissant la tête.

— D'acc Alain, répondit-elle.

Chris bouillonnait intérieurement. Les événements ne s'étaient absolument pas déroulés comme il l'attendait.

Caroline se rassit en tailleur et sortit un couteau de poche de la poche de son pantalon. Elle cogna le manche de son *Opinel* contre le sol, verrouilla la lame à l'aide de la bague métallique et s'amusa à tracer de petites lignes blanches sur le sol.

— Bon, puisque tout le monde dit tout à tout le monde, je vais peut-être m'y mettre aussi... Je m'appelle Alain. Je suis un peu brut de décoffrage et je ne le fais pas exprès. Je crois que je suis nature, point. Je frime avec mes muscles, je raconte à tout le monde que je baise comme un castor, j'en rajoute un peu, même beaucoup... Mon secret c'est que je suis mytho... Je ne peux pas m'en empêcher, il faut que je raconte quelque chose qui épate la galerie... La plupart de mes exploits sont bidon... voilà. Je suis sûr que vous vous en doutiez déjà... Evidemment, comparé à ce que tu as eu le courage de nous dire, Caroline, je me sens parfaitement ridicule... Je suis même nul... N'empêche qu'il faudrait faire quelque chose... Tu veux qu'on aille voir les flics avec toi ? Tu ne peux pas le laisser te refaire du mal...

— T'inquiètes pas, Alain. Je sais me défendre, grogna-t-elle en crachant. L'*enflure*, il ne me touchera plus...

Caroline redressa le menton et se tourna vers Alain. Elle prit la main du sportif et la serra aussi fort qu'elle le put. A cet instant précis, l'alchimie de l'amour opéra et son esprit sembla se connecter à celui de Caroline. Il n'opposa aucune résistance à cette petite main froide qui lui broyait les phalanges, il ferma les yeux et sentit son cœur battre de plus en plus fort. Son esprit était connecté à celui de Caroline et il se sentait bien.

Simon avait encore la bouche entre-ouverte, abasourdi de tout ce qu'il venait d'entendre. Restait à écouter Chris...

— Mes amis, si j'avais su... Je ne voulais que trouver le courage de vous parler et dans mon égoïsme, je vous ai entraîné dans ce défi stupide... Je te demande pardon, Caroline...

— Allez, lance-toi Chris, l'encouragea-t-elle. Ce qui est fait est fait... Je crois que tu ne risques pas grand-chose...

— D'accord. Je m'appelle Christophe, je préfère qu'on m'appelle Chris. Je n'ai plus de père, il nous a quittés il y a six ans. Il s'est tiré comme un voleur en abandonnant ma mère et moi. On n'en a jamais parlé ensemble, mais je suis sûr que vous connaissez tous cette histoire. Au village, les gens adorent ce genre de faits divers. A croire que le malheur des autres les rassure et leur évite de se remettre en question... Bref, je ne vous apprends rien ! Une autre information : ma mère est alcoolique, elle boit comme un trou et elle est persuadée que je ne le sais pas. Je crois qu'elle est totalement déprimée, qu'elle ne supporte plus de vivre...

— Tu vois, ce n'était pas si dur que ça, déclara hâtivement Alain.

— Mon ami, je n'ai pas encore fini de parler... En fait, je n'ai pas vraiment commencé...

Une brise fraîche se leva. Suspendus aux lèvres de Chris, les trois amis attendirent dans un silence religieux.

— Mon vrai secret... est que je suis capable de voir des choses que vous ne voyez pas...

Chris prit la dernière rasade du flacon de schnaps et déglutit avant de poursuivre.

— Lorsque je touche certaines personnes – cela ne fonctionne pas avec tout le monde, rassurez-vous - lorsque je pose ma main longuement sur leur peau, je perçois des images dans ma tête. C'est visuel, mais pas uniquement : les images défilent devant mes yeux comme à la télé, je peux entendre certaines conversations et même sentir des odeurs. Tous mes sens sont en éveil et je pense que je visualise des scènes de leur vie passée. Pas n'importe lesquelles. Celles qui seraient liées à des actes violents, voire criminels...

Je sais que cela parait débile... Putain faut que je trouve les mots... Commence par le début, ils ne vont rien comprendre...

Tout a démarré il y a quelques mois, lorsque ma mère m'a serré dans ses bras. Un câlin de maman, vous voyez ce que je veux dire. J'ai posé ma main sur sa nuque et... j'ai eu ma première vision. Elle se trouvait dans une pièce plongée dans une quasi-obscurité, j'avais beaucoup de mal à discerner les détails... Un autre type se tenait au fond, mais là, je n'ai aucune idée de qui il pouvait s'agir. Ma mère était en pleurs, des larmes de colère, plus que de tristesse. Puis c'est comme si j'avais plongé dans son corps, que je voyais à travers ses yeux. Je le sais parce que j'ai reconnu ses mains, les grains de beauté sur ses bras. Je pouvais sentir son parfum, c'était d'un réalisme stupéfiant ! Tout à coup, elle s'est arrêtée de renifler, s'est emparée d'un grand sachet en plastique, comme ceux qu'ils distribuent aux caisses de chez *Mammouth*. Elle l'a mis sur la tête d'un type, un gars que je n'ai pas reconnu. Je ne le voyais que de dos. Elle a serré le sachet au niveau du cou, de toutes ses forces. Il respirait comme un taré, il secouait la tête dans tous les sens ! Le plastique rentrait dans sa bouche et

en ressortait, encore et encore... Les mouvements se sont espacés, puis ma vision s'est arrêtée. Je ne saurais pas dire si ce type a eu la peur de sa vie et qu'il s'est pissé dessus ou si... Ou si ma mère l'a tué.

Je n'ai rien vu d'autre, mais j'ai ressenti une chose bizarre, j'ai eu comme la conviction que mon père y était... Peut-être était-ce ce type au fond de la pièce... J'ai repoussé ma mère de toutes mes forces, elle s'est d'ailleurs retrouvée le cul par terre. J'étais complètement dégingué. J'ai inventé un prétexte, que je me sentais mal, que je n'avais pas contrôlé ma force, enfin, vous voyez, quoi. Je dois vous avouer que depuis ce jour-là, je limite les contacts et je ne suis pas sûr de vouloir savoir la vérité. Ça fait vraiment flipper de penser que ses parents ont peut-être tué un type en l'étouffant...

Après quelques secondes de silence, Alain jura et se leva en se frictionnant le crâne des deux mains. C'est le petit Simon qui décida de briser le silence.

— Chris, j'ai du mal avec le surnaturel, tu sais... Je ne dis pas que ce que tu nous racontes, tu ne l'as pas ressenti, mais ne crois-tu pas que tu as pu délirer, un peu comme après avoir fumé de l'herbe ?

— Moi aussi, je suis plutôt cartésien et je n'ai jamais cru à ces histoires de télépathie. Je suis désolé, je n'ai aucune explication rationnelle, je sais juste que je suis capable de voir le passé des gens qui ont commis des actes violents...

— Comment peux-tu en être sûr ? Peut-être que tu as simplement une imagination, comment dire, un peu trop développée ? osa Simon.

— Les amis, déclara Chris, dans un long soupir. Je dois avouer que je vous balance un gros machin, sans vous

donner les détails. Vous pensez bien que je ne me suis pas contenté de tirer des conclusions après un « contact » avec ma mère... J'ai renouvelé cette expérience bizarre à plusieurs reprises...

— Comment as-tu pu tester cela ? lui demanda Alain.

— Rien de plus simple, mon gars : la soupe populaire. En mars dernier, le curé Scheydt a recruté des volontaires pour rejoindre les « Restos du Cœur ».

— C'est quoi ce machin ? demanda Simon.

— C'est Coluche qui a lancé ça l'année dernière à Paris. Le curé Scheydt a organisé la même chose avec des volontaires à Strasbourg. J'ai distribué des dizaines, qu'est-ce que je raconte, des centaines de bolées de soupe de légumes. C'est ainsi que cela a démarré...

— Hey, l'interrompt Caro, tous les clochards ne sont pas des tarés ou des assassins !

— Bien sûr, Caro, je n'ai jamais dit cela. Je suis convaincu qu'une grande part d'entre eux sont totalement inoffensifs, mais statistiquement, tu vas forcément y trouver des individus au passé douteux, des schizophrènes ou des types un peu tordus...

— Et, relança Simon, tu en as trouvé ?

— Oui. Ce que mes yeux ont vu, aucun esprit humain ne peut l'inventer... Oh, bien sûr je ne suis pas tombé sur des tueurs, mais je n'étais pas préparé à ces horreurs. J'ai surtout vu des femmes qui en prenaient plein la gueule, rossées jusqu'au sang. J'ai vu des bagarres de rues, des coups de couteaux, un chien maintenu sous l'eau du fleuve jusqu'à ce qu'il crève. Je me souviens d'un type qui semblait doux comme un agneau, il avait une petite tête ronde et une bouche dans laquelle un tas de dents manquaient. Je n'ai posé ma main sur son bras qu'une

fraction de seconde. J'ai cru vomir quand je suis « rentré » dans son corps. Ce type cassait du clochard à coup de masse. Il leur brisait les os durant leur sommeil pour s'emparer d'une couverture ou d'une vieille veste miteuse... Ce que mes yeux ont vu, je n'ai pas pu l'inventer...

Chris sentit l'énergie quitter son corps. Le soulagement de s'être confié céda la place à une angoisse qui lui noua les boyaux.

Le ciel s'assombrit et tous restèrent assis un moment encore en silence, abasourdis par tout ce qui venait d'être dit. Ils se regardèrent les uns les autres, sans sourire, sans pleurer, sans juger, puis ils se levèrent en silence et ramassèrent leurs affaires. Une fois redescendus du bunker, ils se saluèrent, sans se faire la bise, comme les autres fois. Ils étaient sonnés. Simon avait entraîné les autres à se confier, Caroline avait osé avouer l'inavouable et Chris sentait qu'il venait d'emmener ses amis dans une nouvelle dimension. L'amitié les avait unis, ils partageaient maintenant un sentiment supplémentaire. Ils étaient tous les quatre morts de trouille. Ce n'était pas l'appréhension des enfants dans le noir. Pas même l'effroi que les adolescents ressentent après avoir visionné un film d'horreur.

Non. Il s'agissait de la peur initiée par le cerveau reptilien. La peur ancestrale des hommes de Neandertal, celle qui les garderait en alerte face à l'effroyable danger qui les guettait.

Chris venait d'entrouvrir la porte des ténèbres et ne saurait plus jamais la refermer.

ENVIE D'EN LIRE PLUS ?

Je vous donne rendez-vous sur mon site internet où vous pourrez enregistrer votre adresse e-mail et être prévenu dès la parution de l'ouvrage !

www.lawrenschneider.com

Ce roman est une fiction du label BLACK TAILOR, disponible à compter du mois de novembre 2017 dans votre librairie de proximité ou sur mon site internet.

Retrouvez-moi également sur Facebook, Instagram, Twitter, LinkedIn, Babelio, Goodreads, etc...